

FABIENNE ROBERT

JE SUIS NÉE UN
JOUR DE PLUIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529598

Dépôt légal : mars 2026

Je suis née un jour de pluie

Je contemple le ciel céruléen, miroir de mon regard pétillant. Ma longue chevelure blonde comme le soleil est caressée par le vent d'été. Je me cale confortablement contre le « fantôme blanc », un eucalyptus âgé de cent cinquante ans que j'affectionne tout particulièrement. J'effleure les touffes d'herbes qui recouvrent ses racines, de ma main longue et fine, puis je m'empare de mon sac à dos posé à mes côtés. Je l'ouvre, sors mon petit carnet et mon stylo-plume. Je m'attarde quelques instants, sur l'impressionnant Jardin botanique de la Villa Thuret, il m'inspire depuis mon enfance. Je commence paisiblement à faire couler l'encre sur la première page, accolée à la couverture fleurie de bouquet de lavande dont j'aime tant la texture.

Je suis interrompue par une voix derrière moi qui m'appelle par mon nom. Je me retourne, surprise :

— Bonjour, Mademoiselle Janet.

— Madame Ravel, bonjour !

— Je vois que vous êtes toujours à griffonner ? m'interroge-t-elle, avec un brin de curiosité.

— Eh oui ! Tout est si beau ici, que je ne peux m'empêcher de poser mes observations par écrit.

— Je vous laisse tranquille, dans ce cas.

— Vous ne me dérangez pas, Madame Ravel. Je peux reprendre plus tard.

— Si nous cessions de nous appeler par nos noms de famille ? Qu'en pensez-vous ? supplie-t-elle, en me fixant de ses yeux bleus rieurs.

— Je suis d'accord avec vous, cela va faire presque six mois que nous nous échangeons quelques mots d'esprit. Quel est votre prénom ?

— Claire, et vous ? me demande-t-elle, en affichant son contentement.

— Mia.

— Enchantée, jeune fille. Vous avez un très joli prénom, très doux dans sa prononciation. Puis-je, connaître votre âge ?

— Bien sûr, Claire, j'ai vingt-six ans, et vous ?

— Soixante-douze ans !

— Vous ne les faites pas du tout, dis-je, incrédule.

— Merci ! enchaîne-t-elle, flattée. Vous ne faites pas votre âge, non plus. Vous ressemblez à une adolescente, avec votre petit air enfantin, votre jean, vos tennis et votre sac à dos. Je vous vois toujours assise à cet endroit. Vous me semblez assez grande ? Combien mesurez-vous donc ?

— J'ai exactement la taille de votre âge, assurais-je, amusée par ses questions.

— Vu les longues jambes de gazelle que vous avez, cela ne m'étonne pas du tout.

— J'avoue que vous me faites rire, Claire.

— Dans ce cas, je retire ma bobine de clown, et je vous pose une question sérieuse. Connaissez-vous l'historique de ce jardin ?

— Oui.

— Vous devez savoir qu'il est entièrement voué à la recherche scientifique, à l'acclimatation. Gustave Thuret a eu une excellente idée de le créer en 1857, vous ne trouvez pas ?

— Tout à fait. Je sais également que George Sand trouvait que c'était un des plus beaux jardins qu'elle ait eu à visiter.

— Vous avez une excellente connaissance littéraire, à ce que je vois, acquiesce Claire, ravie. Elle a d'ailleurs nommé ce jardin, en 1868, dans : « Lettre d'un voyageur ».

— Exactement ! Et, connaissez-vous, le poème d'Alexis de Jussieu, qui fait référence à la signification de la Baie des anges ?

— Je le connais très bien ! Il a d'ailleurs été publié, en 1856 !

— Mais, vous êtes incroyable ! Alors, pouvez-vous m'en citer quelques mots ? J'énonce le début de son poème, d'accord ?

— Parfait ! et moi je continue, et ainsi de suite, suggère Claire.

— Bien, faisons ainsi.

— On apprend, qu'Adam et Ève, après avoir été chassé du paradis terrestre...

— ... Furent conduits sur ses bords par des anges compatissants... continua Claire.

— Puisque, la beauté de ce pays, enchaîné-je...

— ... Faisait presque égaler leur paradis perdu, termine Claire.

— Ah, mais, je suis scotchée !

— Merci, jeune fille. Connaissez-vous ; Jacques Audiberti ? Pendant que nous nous évoquons, les hommes de lettres.

— Bien sûr ! dis-je, joyeusement. C'est un écrivain, poète, et dramaturge français. Il a reçu le prix de poésie de l'académie Mallarmé, en 1938.

— Bravo ! C'est à cette période qu'il a rencontré Paul Valéry et Jean Cocteau, des artistes intemporels.

— C'est vrai. D'ailleurs, j'aime beaucoup les mots de Jacques Audiberti, concernant la beauté de notre ville, évoqué-je.

— Il écrivait : « Je me souviens de m'être un jour, laissé tomber devant Antibes, comme saisi dans l'épaisseur d'un coup de foudre de lumière, en criant que c'était trop, que c'était trop beau. »

— Oh, excusez-moi, ma petite ! lance, précipitamment Claire. Je vais devoir vous abandonner. C'est l'heure du goûter pour moi. Je dois rejoindre, « La maison des Pins souriants ! » J'ai vraiment adoré vous entendre citer ; Jacques Audiberti, conclut-elle.

— Vous vivez dans cette maison de retraite ?

— Oui, jeune fille, dans la résidence senior pour personnes âgées autonomes, l'autre partie est réservée aux personnes âgées dépendantes. Mon appartement est situé plein sud, face à la mer. J'ai l'odeur des pins, qui laisse filtrer le soir, de merveilleux couchers de soleil.

— C'est une chance pour vous. Vous vous déplacez en transport en commun, pour venir jusqu'ici ?

— Oui, exclusivement, et toujours seule. Je n'aime pas trop faire des sorties de groupe, il y en a deux, par semaine. Vous ne m'y croiserez jamais.

— Vous avez quand même noué des relations amicales ?

— Holà, non ! Je ne suis là, que depuis 14 mois ! J'ai besoin de beaucoup plus de temps pour me lier, explique Claire.

— D'accord, eh bien, je vous souhaite un bon retour. Je reste enchantée par notre conversation. Nous avons bien fait d'échanger nos prénoms, ça nous a rapprochées, je trouve. J'ai hâte de vous croiser à nouveau.

— Nous nous reverrons bientôt, mon enfant.

— Avec grand plaisir !

Nous échangeons un regard admiratif, sous ce merveilleux arbre qui semble nous protéger de la marée humaine. Au loin, ça ressemble à une fourmilière de gens. Claire se lève de son petit siège pliable, regarde sa montre à gousset qui pend à son cou. Son bus ne va pas tarder à arriver, elle engage le pas après m'avoir serré la main. Quelques mètres plus loin, elle se retourne une dernière fois, pour me faire un signe de la main.

Je reprends l'écriture, noircissant avidement ma première page d'encre bleue que j'avais interrompue. Mon regard dévie sur mon téléphone portable, il est 16 h, mon estomac me rappelle que j'ai encore sauté un repas. Je m'empare d'une galette de riz au chocolat noir et de ma petite bouteille d'eau. Le monde commence à affluer dans ma direction. Un gros chien avance vers mon encas, un ordre venant d'assez loin, le fait instantanément faire demi-tour. Je soupire et me mets aussitôt debout, j'ai eu une petite frayeur. Un chien de cette taille, qui n'est pas en laisse, est toujours angoissant. Je m'éloigne en marmonnant, pour grignoter à l'abri du bruit qui émerge trop rapidement, pour moi.

En regagnant ma voiture, garée à deux cents mètres, je songe aux paroles de Claire. Je n'aurais jamais imaginé qu'une femme aussi charismatique puisse vivre en maison de retraite. J'ai hâte de la revoir. Quel métier exerçait-elle, auparavant ? Ça m'intrigue, Claire a une telle classe avec ses beaux cheveux argentés, sa coupe à la Jamie Lee Curtis, ses jolis yeux bleus couleur azurée, et sa démarche élégante. Je

l'aurais plutôt imaginé habiter la côte Niçoise, être propriétaire d'une immense maison surplombant la promenade des Anglais, face à la Baie des anges.

Lorsque je passe la porte de mon grand appartement, mon premier réflexe est de me diriger dans la salle de bain. Je me déshabille, glisse mes vêtements dans la machine à laver, puis j'accède à ma douche italienne.

Je pense à toute cette foule de monde qui a accompagné mon retour, me déstabilisant jusqu'à ce que j'arrive chez moi.

Un miaulement se fait entendre dans l'entrebâillement de la porte, je souris :

— Alors ma mignonne, où étais-tu donc, cachée ?

Céleste avance d'un pas nonchalant, elle ronronne en me regardant. La blancheur de son beau pelage blanc, et l'intensité de ses pupilles vertes me font complètement craquer.

— Tu veux me dire quelque chose, ma petite céleste ?

Ma mignonne se couche sur le tapis de douche, continuant d'émettre des sons invraisemblables. Son comportement me fait sourire.

Lorsque je sors de ma douche pour m'essuyer, Céleste se frotte contre mes jambes. Je me baisse pour lui faire un bisou. Son petit museau rose en forme de triangle, à la douceur d'un litchi.

La sonnette de la porte retentit, nous faisant sursauter toutes les deux :

— Ah, non ! Ce n'est pas le moment de venir me rendre visite, mince alors ! je râle, pendant que ma boule de poils prend la poudre d'escampette.

J'enfile rapidement mes sous-vêtements, mon jogging d'intérieur que j'ai préparé tout à l'heure avant de partir.

Dans mon salon, que je franchis sans bruit, j'entends des coups frappés avec insistance qui me font de nouveau bondir. Je soupire, m'avance pour fixer mon Judas. De l'autre côté, Emmanuelle a la tête baissée sur son téléphone portable.

Le mien se met à sonner ; j'ouvre la porte, irascible :

— Bonjour, ma chérie. J'ai vu ta voiture en bas.

Je fulmine en silence. Je réponds, en tentant d'adoucir le son de ma voix :

— Je sors de la douche, Manu. Comment as-tu fait pour entrer ? C'était donc ouvert en bas ?

— C'est ta voisine, Estelle, qui m'a ouvert. Elle me connaît, tu sais bien !

— D'accord, mais il ne t'est pas venu à l'esprit de me prévenir avant, bien évidemment.

— Je t'ai appelée, laissé des messages, aucune réponse. Quand ta voiture est bien garée, en général, tu n'es pas censée ressortir.

— Ce n'est pas faux. Tu ne me fais plus la tête, alors ?

— Si c'était le cas, sœurette, je ne serais pas là, devant toi, répond Emmanuelle en me dévisageant.

— Tu as enfin compris ?

— Bien sûr ! s'exclame-t-elle en affichant un air offusqué. Je te promets que je ne te mettrai plus jamais dans l'embarras.

Je sais combien tu prends sur toi. Tes séances de dédicaces sont un vrai challenge !

— Ce n'est pas la première fois que tu me dis que tu vas arrêter de te mettre en spectacle. Permits-moi d'en douter, Manu.

— Bon, tu sais quoi ? Je ne viendrai plus fendre la file de tes lecteurs, et je ne manifesterai plus ma joie, d'être tellement fière d'avoir une frangine ayant obtenu son Best-Seller à seulement 25 ans !

— Je ne t'en empêche pas, tu parles fort, et tu racontes des choses qui ne regardent que nous ! enfin, tu vois bien ? Tout ce que je ne supporte pas, tu le fais !

— Il ne fallait pas devenir célèbre, dans ce cas, petite sœur.

— Mettons un point final à cette discussion, tu m'exaspères !

— D'accord, mais tu vas quand même offrir un thé, à ta Sister ?

— Tu rigoles, j'espère ? Tu es là, je ne vais pas te jeter dehors, quelle idée, je te jure !

Je file dans ma cuisine préparer du thé vert Matcha, excédée :

— Tu veux que je t'aide ? demande Emmanuelle, dans mon dos.

— Non, j'arrive dans un instant.

Emmanuelle reste derrière moi, impatiente, comme toujours. Son hyperactivité est déroutante. Je suis tout son contraire, calme, posée, réservée. Ma grande sœur a toujours besoin d'être le centre d'intérêt, se risquant même, à inviter chez elle de parfaits inconnus. Nous avons un tempérament diamétralement opposé.

Nous avons été élevées par notre tante Martine, depuis notre enfance. Notre mère a quitté ce monde, dans sa trentième année, à la suite d'une maladie pulmonaire. J'avais cinq ans, ma sœur en avait huit. Notre tatie l'a rejoint, il y a deux ans, d'un arrêt cardiaque. Depuis, nous sommes deux orphelines.

— Tu as un air pensif, Sister !

— J'étais partie dans notre passé familial.